

# Les délicatesses d'une philosophie de terrain en milieu professionnel en temps de Covid-19

Praticienne de l'accompagnement en milieu professionnel, j'interviens depuis près de 20 ans dans les organisations, quelles que soient leurs secteurs d'activité, leur taille, leur culture. Je suis appelée autour de situations relationnelles délicates, celles qui flirtent avec le conflit voire la rupture, celles qui engagent nos affects et tout notre être, comme ce peut être le cas lors de l'annonce d'une maladie grave ou du décès d'un membre de l'organisation.

Après avoir traversé un cancer, j'ai co-cocréé Entreprise et Cancer, pour accompagner les collectifs de travail dans ces situations, au moment de l'annonce, de l'absence, de la reprise de l'activité et le cas échéant du décès d'un des leurs. En l'occurrence, la maladie surgit telle une catastrophe, et permet de réinterroger la valeur du lien social dans des relations contractuelles et de pouvoir où l'intime n'a pas lieu d'être.

Pour réfléchir aux enjeux éthiques de ce sujet et les appréhender avec le plus de justesse possible, je me suis engagée dans un master *Ethique, sciences sante et société*, à l'université Paris-Saclay. La recherche dont je vais témoigner s'inscrit dans sa suite logique. Je suis doctorante en philosophie à l'université Jean Lumière Lyon 3, sous la direction de Jean Philippe Pierron ; Didier Vinot est mon codirecteur de thèse en sciences de gestion. Pourquoi ces 2 disciplines ? La philosophie pose des questions plus qu'elle n'apporte de solutions. Elle permet d'aborder des sujets qui aujourd'hui sont impensés en milieu professionnel. Ici l'intime, ce plus profond de soi qui surgit là, embarrasse et résonne peut-être chez d'autres.

En préambule, quelques mots sur le sujet de ma recherche.

Chaque année en France, 385000 personnes apprennent qu'elles ont un cancer. Un tiers est en activité professionnelle. 80% de ces personnes reprennent une activité dans les 2 ans qui suivent l'annonce. Selon l'Inca ce sont à date près d'1 million de salariés qui sont concernés par cette maladie. A quelles conditions la reprise de la vie professionnelle peut-elle être réussie c a d pérenne et telle qu'elle favorise une meilleure santé de la personne touchée et lui permette de se sentir utile, telle également que l'organisation soit satisfaite ? Le besoin de performance, de

résultats, de chiffres, vient ici heurter une situation où les normes de vie des uns, les relations entre tous, l'organisation du travail, sont dérangées.

Nous voilà donc en milieu professionnel où le mot *cancer* suggère – comme ailleurs - la possibilité, la proximité, la peur de la mort, où le mot *guérison* ne concurrence pas encore suffisamment celui de *récidive* ; l'épée de Damoclès pose une ombre sur les vies de celles et ceux concernés. Ce seul mot de *cancer* peut gêner voire empêcher la communication, créer des malentendus, des blessures auxquelles viennent s'ajouter toutes les incertitudes liées à la maladie grave et ses traitements : Peut-on, doit-on dire sa maladie en milieu professionnel ? Que répondre à celui ou celle qui nous l'apprend ? Comment travailler avec les fréquents effets indésirables des traitements médicaux : la fatigue, les troubles cognitifs qui gênent la concentration, la mémorisation ? A-t-on envie de retrouver un collègue moins performant, moins capable, presque... « moins vivant » ?

Quelles réponses face à ces situations délicates ou l'adjectif témoigne ici du risque, de l'incertitude, que les organisations cherchent à éliminer, mais aussi d'une approche éthique qui engage à la manière de Paul Ricoeur à « *une vie bonne avec et pour autrui dans des institutions justes* »<sup>1</sup> ? Je propose une réponse autour de la délicatesse comme *sagesse pratique* vue à la fois d'un point de vue esthétique compte tenu du surgissement des émotions, d'un point de vue éthique puisqu'il s'agit bien de nos actes, et d'un point de vue politique pour que la société tout entière en bénéficie.

Je pose l'hypothèse que des relations interpersonnelles de qualité priment sur les dispositifs et processus mis en place pour aider les personnes touchées par la maladie aux différents temps évoqués précédemment. J'enrichi cette hypothèse de son corollaire, une « *sagesse pratique* » qui trouve sa voie entre mais aussi avec le besoin de normes et de sollicitude. Il s'agit de ne pas se laisser submerger par ce qui se compte mais de valoriser ce qui compte, la relation humaine. Se sentir reconnu, unique, et important aux yeux de l'autre, est une condition de possibilité de la vie en société, et ici en milieu professionnel.

Je vous propose de suivre les trois étapes suivantes. Tout d'abord, la présentation du terrain de ma recherche. Puis, la manière dont j'envisageais de la conduire, les remises en question et modifications apportées dans le cadre de la pandémie actuelle. Enfin, dans une dernière partie,

---

<sup>1</sup> Ricoeur Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris,

j'évoquerai la délicatesse du chercheur, ce qu'elle témoigne d'intention et d'attention à l'égard des personnes en situation de fragilité participant à la recherche.

### 1. le terrain de ma recherche

Mon approche, phénoménologique, prend appui sur mon épreuve de la maladie, même si je veux la tenir à distance, et sur mon expérience professionnelle, ma relative connaissance des organisations comme autant de terrains plus d'intervention que de recherche. Enfin, mon approche se déploie également grâce aux rencontres que le terrain, cette fois de recherche, m'offre.

L'expérience des personnes prises par un cancer en milieu professionnel doit être entendue pour améliorer les connaissances quant à leurs difficultés mais aussi leurs besoins et ceux des équipes afin de permettre à chacun d'agir au service d'un meilleur vivre et travailler ensemble. Si l'*expérience patient* gagne en reconnaissance – notamment via l'Université des patients – le milieu professionnel reste de prime abord centré sur ses résultats financiers, essentiels à sa pérennité.

Je voulais une recherche ancrée dans le réel, qui parte d'un contexte spécifique avec des personnes vivantes non pas des données froides, des personnes à qui offrir une écoute sensible. Je voulais un terrain qui soit une organisation. Sanofi France soutient ma recherche. Ce laboratoire pharmaceutique emploie plus de 20.000 personnes dans l'exagone et a déployé sur 30 de ses 32 sites, un dispositif d'écoute au service de tous les salariés, rattaché à la Direction de la Responsabilité sociale (RSE) et nommé : « *Cancer & Travail : agir ensemble* ». Des « antennes » composées « d'antennistes » : des personnes touchées par un cancer, des aidants le plus souvent des conjoints, parents ou enfants qui au quotidien concilient le fait de prendre soin et de tenir un emploi, manager, responsable des ressources humaines, des représentants du service santé au travail (SST) qui se réunissent chaque semaine pour accueillir la parole, le questionnement, le désarroi, les blessures, des uns et des autres.

« *Cancer & travail : Agir ensemble* » a été créé par Hélène Bonnet, chercheuse en biologie et salariée du laboratoire, après son retour au travail suite à un cancer. Tout ce qui a été compliqué pour elle faisait écho chez de nombreux collègues. Elle a construit un projet pouvant répondre à la problématique de l'absence de lieu de parole où exprimer, sans crainte d'être jugé, les difficultés que l'épreuve du cancer peut induire en milieu professionnel, un lieu où poser une parole, être entendu, apporte du réconfort. Hélène Bonnet et la Directrice de la RSE soutiennent

ma recherche, convaincues que nous sommes qu'une approche des situations délicates par la qualité de la relation est un prérequis.

## 2. Ce que la pandémie fait au terrain et à la méthodologie

Mon objectif était de recueillir la parole des personnes touchées par un cancer et des aidants. J'étais centré sur eux. Je voulais aller à leur rencontre, entendre ce qui leur était apparu comme des relations interpersonnelles de qualité, une attention positive dans le contexte professionnel où la maladie dérange. Recueillir ces marques d'attention et envisager leurs liens avec la délicatesse.

J'avais donc imaginé en premier lieu, des entretiens exploratoires pour affiner mon projet, les questions à poser. Ces entretiens concernaient une dizaine de personnes dont la direction de Sanofi mais aussi le directeur général de l'Institut national du cancer, un épidémiologiste de l'Institut Curie, une psychosociologue, un médecin du travail, une directrice des Ressources humaines etc. Puis je voulais réaliser des monographies de 4 ou 5 personnes touchées par la maladie, les suivre sur 1 à 2 ans, aller à leur rencontre sur leur lieu de travail. Le cas échéant, j'aurais mené des entretiens collectifs avec les membres des *antennes*. Enfin, à cette recherche qualitative devait s'ajouter une recherche quantitative via un questionnaire adressée aux 20.000 salariés du laboratoire.

La réunion de lancement de la recherche a eu lieu le 10 mars 2020, une semaine avant le confinement que l'on sait. Aujourd'hui, soit mois plus tard, je n'ai pas accès aux sites de Sanofi. Les salariés eux sont toujours en télétravail plusieurs jours par semaine. Ce qui change alors factuellement pour moi est déjà l'impossibilité d'une présence sur le terrain.

Bien sûr, les outils numériques permettent des échanges. Ils ont leur utilité notamment entre personnes qui se connaissent déjà. Dans le cadre de ma recherche, en dehors des membres du dispositif *Cancer & Travail : Agir ensemble* qui ont pu me rencontrer sur site et/ou échanger avec moi lors d'une vision conférence, les personnes dont je pourrais entendre le témoignage ne me connaissent pas.

Qu'en est-il, à distance, de la possibilité d'une parole sur un sujet qui touche aux affects, à l'intime? Comment créer les conditions de possibilité de cette parole? Dans ces situations d'éloignement, je ressens - du moins ai-je peur - que mes sens soient émoussés. Comment la personne face à moi se sent-elle? Quelle est l'ambiance autour d'elle, la manière dont celle-ci entre dans l'échange et l'influence? Les perceptions sont moins à portée, les risques

d'interprétation plus importants, la possibilité de laisser passer une information subjective mais capitale est majorée. L'attention en tant que concentration n'y change rien. Même avec une disponibilité totale au sujet, l'autre peut se dérober, l'essentiel échapper. Si je me sens mal à l'aise, n'est-ce pas également le ressenti de mon interlocuteur ?

Pour autant, lorsque nous sommes au téléphone, nous comptons sur la finesse de notre ouïe et portons une attention spécifique à la voix, son débit, ses intonations, sur le souffle, court ou long, autant de marqueurs de l'état de la personne. Et si ce que j'entends était un leurre, si la personne jouait un rôle ? La finesse des émotions peut m'échapper or, dans le métier de chercheur, être au contact permet justement de mieux ressentir, d'affiner, d'ajuster son comportement, ses attitudes. La distance ne rend pas l'échange impossible. La distance imposée contient une part de brutalité, une marge d'erreurs potentiellement préjudiciable à la relation. Elle participe à l'invisibilisation des personnes fragilisées.

Les entretiens exploratoires évoqués précédemment ont eu lieu à distance. Ils se sont bien passés, ont été riches et m'ont apporté le matériau voulu. Quels éléments d'explication à ce constat ? Peut-être l'intérêt pour le sujet facilite-t-il la parole, peut-être est-ce valorisant d'être interrogé, signe que notre parole compte, peut-être ma manière de conduire l'entretien, de poser le cadre, peut être peut-être peut-être... Que d'incertitudes, d'hypothèses ! Et j'en oublie. Je crois cependant que le fait que j'étais déjà connue des personnes à interroger, à l'exception de deux d'entre elles à qui j'ai été recommandée, a facilité les échanges. Un lien de confiance était déjà là. Enfin, ces entretiens n'étaient pas liés à une épreuve personnelle de la maladie, à un intime possiblement dévoilé. Les affects étant moins sollicités, le risque que présente toute relation était moindre.

Dans les années 1960, l'anthropologue américain Edward T. Hall parle de proxémie pour désigner « une approche du rapport à l'espace matériel ». L'un des concepts majeurs en est la distance physique qui s'établit entre des personnes prises dans une interaction. Ces distances varient selon les cultures. Ainsi, dans les pays latins, dont la France, les distances entre les corps sont relativement réduites. En Afrique, elles sont souvent si réduites que le contact physique est fréquent. À l'inverse, dans les pays nordiques ou au Japon, les contacts physiques sont plus rares et ces distances plus importantes. Ces distances varient également selon les lieux où l'interaction se déroule, la maison, le lieu de travail, les transports, les musées, les écoles, etc.

Edward T. Hall a déterminé expérimentalement auprès de sujets de la classe moyenne de la côte nord-est des Etats Unis, l'existence de quatre distances chez l'humain, le passage de l'une à l'autre étant marqué par des modifications sensorielles : ce sont les distances intime, personnelle, sociale et publique.

- distance intime : moins de 40 cm
- distance personnelle : de 45 cm à 125 cm
- distance sociale : de 120 cm à 360 cm
- distance publique : au-delà de 360 cm

Ce sont bien les modifications sensorielles dont parle Hall qui me gênent. Perte d'intensité, perte de sens.

Concernant les monographies, ne pouvant aller à la rencontre, au contact des personnes touchées, ne pouvant être dans une coprésence physique et réelle, ces contraintes m'ont conduite à changer d'approche. Je voulais réaliser des entretiens de manière somme toute classique, semi directifs, sur la durée. Je propose désormais que l'expression, le récit, passe par les outils du distanciel : sms, message vocal, email, conférence à distance, dans l'attente d'une rencontre en coprésence, un jour. Le plus petit message, le plus court témoignage, pour autant qu'il corresponde à mon sujet de recherche, a de la valeur. J'essaie de contourner l'obstacle de la distance par une souplesse dans les modes d'expression proposés. Je me suis engagée à un *feed back* hebdomadaire : une parole reçue appelle une réponse. Sinon, comment parler de qualité relationnelle ?

Enfin, la relation ne s'entendant qu'à partir de deux parties, d'une altérité, j'ajoute aux témoignages des personnes touchées par la maladie, celles d'un ou des membres du dispositif *Cancer & Travail : Agir ensemble* qu'elle a saisi. Deux raisons à cela : la première, en milieu professionnel toujours, après le mépris, l'impossibilité de dire son expérience et ce qu'elle induit au travail, le balancier ne part-il pas vers l'autre extrême, le tout centré sur la personne ? La seconde raison, concerne l'intérêt, la richesse, d'entendre le recueil de témoignage des deux interlocuteurs pris dans l'interaction comme mise en lumière des écarts de perception, des malentendus, des résonances et points d'accord.

Reste cette question essentielle : comment établir des relations de confiance à distance sur des sujets intimes, avec des personnes qu'on ne connaît pas ? Comment permettre à celles et ceux qui voudraient témoigner de le faire en sécurité, dans une juste distance, celle qui permet le cas échéant l'expression des émotions ? Le psychologue Bernard Rimé dans *Le partage social des*

*émotions* »<sup>2</sup> (PSE, 1991), étudie pourquoi l'expérience d'une émotion stimule de manière spectaculaire le contact social et la communication sociale. Il relève que la tendance à raconter à autrui une expérience émotionnelle se fait d'autant plus facilement que l'interlocuteur est un proche, j'ajoute ici : une personne de confiance.

La distance physique, plus encore l'absence de contact, lorsqu'il n'y a pas de confiance déjà établie, est un élément de complexité. Pour toucher – rencontrer - les personnes touchées – traversées - par la maladie, je dois renforcer le rôle d'ambassadeurs des *antennistes*, les inclure comme sujets de la recherche au même titre que celles et ceux qui les sollicitent.

### 3. Le chercheur et les personnes en situation de fragilité, être(s) délicat(s)

Ma préoccupation est donc double : d'une part, créer les conditions de la confiance pour que les personnes concernées osent venir à moi ; d'autre part, être suffisamment proche au sens propre et au sens figuré pour prendre soin d'elles dans l'expression de l'intime. C'est donc d'une présence ajustée et qui s'ajuste dont témoigne ma recherche.

Qu'est est-il du lien avec la délicatesse ?

*Délicatesse* a comme d'autres mots une étymologie incertaine qui vient initialement de *delié* dont il s'écarte peu à peu. Ce mot aujourd'hui est chargé de valeurs positives, du domaine du féminin et s'apparente dans le soin à une forme de *care*. Mais le délicat était d'abord l'homme efféminé, trop sensible, trop fin, trop... mou. « Trop » parce que à l'excès. C'est aussi le sens que David Hume, au XVIII<sup>e</sup> siècle, donne aux passions dans son *Essai sur la délicatesse de goût et la délicatesse de passion*, le premier des *Essais moraux et politiques*.

La délicatesse de passions suppose des réactions de « *vive joie aux événements heureux* » ou de « *profonde tristesse quand elles rencontrent l'infortune et l'adversité* ». Une sensibilité qui s'applique à ce sur quoi nous n'avons pas prise, et qui nous emporte vers l'excès comme l'atteste les adjectifs *vive* et *profonde*, nous éloignant alors des « *bornes de la raison* ».

A l'annonce d'un cancer, le patient confronté à toute la brutalité de la maladie, peut ressentir injustice, peur, colère. Dans le cadre de la recherche, le chercheur peut être touché par une histoire de vie. Il peut entendre un récit dans lequel une certaine passion affleure. C'est le cas notamment quand la personne exprime un sentiment d'injustice. L'intensité de l'émotion doit être prise en compte, possiblement questionnée, non pas pour la remettre en question mais pour

---

<sup>2</sup> Rimé, Bernard, *Le partage social des émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2005

mieux la comprendre, et surtout comme marque de reconnaissance de la singularité de la personne. Pour autant, la réaction du chercheur sera-t-elle de l'ordre de la passion ?

Si la délicatesse peut être un excès de sensibilité, elle témoigne ici d'une attention à l'autre. La question est plutôt de savoir si et comment elle permet l'action. Lorsqu'elle touche à la justice ou au sentiment d'injustice, elle peut conduire à la révolte, ce qui pourrait être une vision d'une partie de l'œuvre de d'Albert Camus. Ses meurtriers délicats décrits dans *Les Justes*<sup>3</sup> seraient alors ceux qui, ne supportant pas l'injustice, l'asservissement à un pouvoir méprisant et écrasant envers les plus vulnérables, s'engagent dans la révolte, et qui, doublement délicats, au moment de tuer le Grand-Duc, voyant des enfants à ses côtés, diffèrent le meurtre. Ils sont à la fois délicats au sens de trop sensibles et mou, et délicats au sens de capable de choisir de différer une action, fut-elle un meurtre, témoignant alors d'une éthique et d'un sens moral.

La délicatesse est un questionnement réflexif permanent sur les conditions nécessaires à une recherche de terrain sur des sujets dits sensibles, au cœur de laquelle se trouvent des femmes et des hommes dont le témoignage, comme un cadeau, oblige à la plus belle attention.

Elle flirte avec le tact, la douceur, elle évoque l'élégance, la légèreté et contient également un rapport à l'éthique et à la morale. Être délicat c'est avoir des scrupules, ce petit caillou dans la sandale du légionnaire romain qui le gênait pour marcher et l'obligeait à choisir entre rester dans le rang et souffrir ou sortir du rang au risque d'être distancé par sa troupe et réprimandé par son chef. Kaliayev, le « meurtrier délicat » d'Albert Camus a décidé de sortir du rang, au risque de l'incompréhension et du jugement de ses pairs.

La délicatesse est donc le résultat dans l'action d'une visée éthique. Elle peut gêner en entreprise où l'on craint qu'elle ne soit personne dépendante. Et alors ? Elle témoigne d'une éthique que chacun est libre d'exercer. Mais est-on totalement libre jamais ?

Aujourd'hui, dans notre culture occidentale, mais nous pourrions également parler du Japon, la délicatesse est une qualité éminemment positive. Si elle était une vertu, au sens aristotélien, elle pourrait être le juste milieu entre la brutalité et le raffinement.

Elle n'est pas sans lien alors avec le Neutre dont parle ainsi Roland Barthes :

---

<sup>3</sup> Camus, Albert, *Les Justes*, Paris, Gallimard, 1949



*« Le refus non violent de la réduction, l'esquive de la généralité par des conduites inventives, inattendues, non paradigmatiques, la fuite élégante et discrète devant le dogmatisme, bref le principe de délicatesse, je l'appellerai en dernière instance : la douceur. »*

Où l'on voit que la rigidité, les normes aussi peuvent être brutales. Les lois n'ont-elles pas de décrets pour les rendre applicables ? La délicatesse comme attention singulière à la personne cherche avec Paul Ricoeur l'équité, ce que la loi, trop généraliste, ne peut considérer.

La délicatesse prend corps dans un contexte, un terrain, une vie. Dans la recherche, elle est liée à l'inquiétude que j'ai non pas de bien faire mais d'être juste et je dirai « aimante », c'est-à-dire au plus près des personnes, de leur subjectivité, de leur ressenti comme réalité. Elle est alors ce flot de questions autour de la méthodologie, indissociable du terrain, la considérant comme essentielle dans le cadre scientifique où elle pourrait être figée une fois définie. La robustesse de la méthodologie ne doit-elle pas revendiquer une certaine vitalité dont dépend une partie de la qualité du matériau recueilli ? J'emploie à dessein des termes froids rappelant que les résultats scientifiques en SHS peinent souvent à être reconnus comme tels par les sciences dites *dures*. Dures comme solides, éloignées de la délicatesse ? Je cite l'anthropologue Jean-Pierre Olivier de Sardan et prend pour la philosophie de terrain ses paroles sur l'anthropologie :

*(..)Le métier d'anthropologue relève surtout du "métier" de l'anthropologue, autrement dit d'un savoir-faire appris sur le tas, qui fait sans doute de l'anthropologie la plus artisanale et la plus bricolée des sciences sociales. (...)*

*Reprenons la métaphore de l'artisanat : il n'y a le plus souvent pas de manuel définissant les "règles" d'un bel ouvrage, et pourtant il y a quand même des "quasi-normes", virtuelles, qui permettent de dégager souvent - pas toujours - des "quasi-consensus", bien sûr souples et variables, sur l'excellence ou au moins l'acceptabilité de telle ou telle œuvre. »<sup>4</sup>*

Incertaine, la délicatesse est une recherche en soi, dépassant la bonne intention, se matérialisant par des paroles, des actes. Comme tout art, et toute vertu, elle demande à être pratiquée pour s'affirmer.

---

<sup>4</sup> Jean-Pierre Olivier de Sardan, "La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie." In revue ENQUÊTE [En ligne], no 1, 1995, pp. 71-109. Numéro intitulé: "Les terrains de l'enquête."

Comme la dentelle, elle est le résultat d'un travail de patience et de précision. On les associe souvent l'une l'autre sans doute du fait de *délié*, comme les fils qui laissent passer le jour, révélant la fragilité et la solidité du lien. Créer en mettant à jour, en donnant à voir le plus fin.

Apparu au XVI<sup>e</sup> siècle en Italie et dans les Flandres, cet artisanat d'art très coûteux, signe extérieur de richesse, a longtemps été accompli par les mains des dentelières avant que des ingénieurs anglais du début du XIX<sup>e</sup> siècle, n'inventent des métiers à tisser qui imitent fidèlement leurs gestes. Le métier à tisser se complexifie. De l'idée à la réalisation, on compte plus de 60 étapes. Ainsi en est-il de la délicatesse qui elle aussi résulte d'étapes... que je n'ai pas encore tenté de cerner.

Là s'arrête la métaphore car la délicatesse ne peut ne doit être modélisée, « processée », institutionnalisée. Elle doit rester inscrite dans un contexte spécifique, à la main de celui ou celle qui l'ose, qui l'invente, la tente, pensant bien faire et ne sachant jamais quelle réception il en aura.

En conclusion, deux questions se posent au chercheur en philosophie descendu sur le terrain. Descendu au sens de ayant quitté sa position surplombante d'intellectuel rivé à ses livres comme en parle Christiane Vollaire<sup>5</sup> ; descendu également au sens de placé au même niveau dans un principe d'égalité avec celles et ceux qu'il interroge.

Première question : qui suis-je sur le terrain quand je cherche ? Seconde question : comment prendre soin des personnes fragilisées par un accident de vie et participant à ma recherche ? Les deux sont liées bien sûr.

L'important est de prendre conscience des différentes postures engagées. Je suis « *Un, personne et cent mille* », à la manière de Pirandello, richesse et complexité inépuisable de l'identité. Le chercheur n'est pas un être dénué de sensibilité, d'affect. Je dois savoir quand je parle qui parle en moi pour le cas échéant, revenir à la juste posture.

Le chercheur de terrain est un artiste et un artisan. Un artiste qui réalise une performance c'est-à-dire une œuvre dont il ne connaît pas la forme finale et à laquelle participent de nombreux acteurs. Un artisan qui cherche, doute, remet en question, affine et cisèle sa méthodologie en allant vers les personnes à interroger avec précaution et délicatesse. Chaque situation nous engage à une *sagesse pratique*, une adaptation de nos méthodes, de nos comportements. Cette

---

<sup>5</sup> Vollaire, Christiane, *Pour une philosophie de terrain*, Paris, Créaphis, 2017.

*sagesse pratique* porte en son cœur la reconnaissance qu'Axel Honneth<sup>6</sup> place au centre de trois sphères : celle de l'amour, qui fait référence au besoin d'affect, celle du droit qui reconnaît chacun à égalité devant la loi, celle du social, qui veut que chacun a des aptitudes qui contribuent à un vivre ensemble reproductible.

Cela se traduit en milieu professionnel et pour la recherche par une attention première à l'amour, Il est important que les personnes rencontrées puissent s'assurer que ce qu'elles ressentent a de la valeur pour le chercheur, que leur expérience de la maladie sans les réduire à cela non plus, a une valeur au service d'un mieux vivre ensemble.

Dans un quotidien où aujourd'hui la distance nous est imposée, où le masque cache l'expression de nos émotions, les personnes en situation de fragilité peuvent être tentées de se replier sur elles, même si leur besoin de lien est fort. Les outils du numérique sont un *déjà ça* qui n'est pas forcément un *suffisamment bien*.

La distance physique, le virtuel et le port du masque signent le recul des sens et du sens de la rencontre. En niant que l'essence même de la relation s'éprouve dans la capacité que nous avons à ressentir et à nous sentir, à nous renifler oui, comme d'autres animaux, pour nous reconnaître, nous apprivoiser, nous approcher et nous rapprocher, les mesures de protection en voulant protéger la vie dévalorisent aussi ce qui fait société, érigent des barrières entre des personnes qui ont besoin de proximité pour se reconnaître dans une communauté, une vie qui a failli leur échapper.

Au chercheur de faire ce pas, d'aller vers, pour témoigner de son humanité, tout simplement.

Nathalie Vallet-Renart

Université Jean Moulin Lyon 3.

Doctorante en philosophie sous la direction de Jean-Philippe Pierron. Co-direction en sciences de gestion avec Didier Vinot.

---

<sup>6</sup> Honneth, Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, trad. de l'allemand par Pierre Rusch, Paris, Gallimard, 1992